

## Voyage au bout du rouge

« Blanche fille aux cheveux roux... »  
Baudelaire

« Rouquine », m'apostrophaient les petits garçons lorsqu'ils me croisaient dans la rue. Ceux, plus instruits, qui avaient déjà un petit bagage littéraire me criaient l'adage : « Vörös kutya, vörös ló, vörös ember egy se jó » : chiens roux, chevaux roux, hommes roux ; tous mauvais (vörös voulant dire rouge, roux). Probablement me suspectaient-ils de commerce avec le diable. Ce qui m'amusait plutôt, je me sentais différente des autres.

Comme complément indispensable à la crinière rousse, j'étais couverte de tâches de rousseur. Sur mes genoux, particulièrement maculés, je regardais avec délectation ces formes bizarres. Il me semble, aujourd'hui, que c'était ma première leçon d'art non-figuratif.

J'aimais les coccinelles, autre leçon d'art plastique, géométrique, cette fois. J'en avais ramené, de ces merveilleux insectes au corps hémisphérique rouge, en grand nombre à l'intérieur de notre maison de campagne et les avais installés sur des bouquets de coquelicots cueillis au préalable. Ma mère avait été en total désaccord avec cette « installation » en camaïeu. C'est à ce moment-là qu'a débuté une longue série de mésentente artistique entre elle et moi.

Rarement malade, j'ai tout de même attrapé une maladie bénigne, mais contagieuse : la rubéole. Était-ce un hasard ? Clouée au lit, enfermée dans ma chambre douillette, on me lisait, pour me distraire, quelques contes. Parmi eux, le Petit Chaperon rouge. L'histoire m'a plu et une fois rétablie, j'ai demandé à cor et à cri un petit chapeau rouge. Il m'a été refusé. « Cela ne se fait pas », m'a-t-on dit. Je n'ai jamais pu comprendre les raisons des choses interdites qui ont jalonné mon éducation.

Les premières peintures réalisées, j'avais dix douze ans, représentaient des couchers de soleil sur le lac Balaton. Soleil formidablement, sublimement rouge, comme baigné dans du sang. (Hier soir encore, je l'ai regardé se coucher — cette fois sur la manche — avec émerveillement. Je l'ai même photographié.)

Plus tard, étudiante aux Beaux-Arts, j'ai appris que les couleurs rouges : le vermillon et le cinabre, étaient parmi les plus chers du commerce. À peu près en même temps, un ami m'a fait observer que dans la langue russe, rouge et beau portaient le même nom. Je jubilais.

Lorsque j'ai appris à manier l'aquarelle, mon sujet favori était les natures mortes composées d'aubergines. Cette couleur, puissante parmi toutes, délavée à l'eau, produit une gamme de roses légers, aériens. On oublie les aubergines, restent les couleurs.

J'ai fait connaissance de F., jeune fou merveilleux, qui adorait la poésie et Baudelaire en particulier. Sans discontinuer, il me récitait « À une mendicante rousse ». Il le déclamait, le criait dans le vent en français, mais il connaissait aussi plusieurs traductions en hongrois, toutes plus belles les unes que les autres. À « Blanche fille aux cheveux roux », l'écho fut « Hó archoz rőtshinü tincs ! » (cette fois-ci, c'est « röt » qui signifie rouge).

Le jour même où j'ai atteint la majorité civile, j'ai adhéré au Parti communiste. Bien sûr, je croyais dur comme fer à un futur radieux fait de justice et d'égalité ; bien sûr, je voulais avec tous mes camarades faire table rase du passé, mais aujourd'hui, avec du recul, j'ai le sentiment que l'imagerie de l'étoile rouge, du drapeau rouge, de l'armée rouge, l'invincible, m'a fortement motivée. Cette aventure a pris fin avec le petit livre rouge de mao qui n'était pas d'un rouge à mon goût.

Un autre souvenir de rouge a marqué ma jeunesse. Boursière à Rome, j'ai sollicité un visa d'entrée en France. Et le consul de France à Rome, sans doute alerté par ma tenue vestimentaire minable — je devais ressembler effectivement à une mendicante (« dont la robe par ses trous laisse voir la

pauvreté », dit Baudelaire) — ne m'a accordé qu'un visa de touriste de dix jours, non renouvelable. D'un trait d'encre couleur sang de bœuf, il a souligné avec véhémence le mot « non renouvelable ». Son trait de plume a percé, déchiré le papier. Cette couleur est restée, à tout jamais, gravée dans ma mémoire.

Le visa a dû être quand même renouvelable, puisque dix ans après, j'étais naturalisée française. Et trente ans plus tard, durant de longs mois, j'ai rempli chaque matin d'encre rouge — le rouge du consulat de France à Rome — le réservoir de la plume tubulaire que pilotait mon ordinateur. Des dessins d'une couleur insolite sont nés. Monsieur le Consul m'a fait, à son insu, un beau cadeau.

Affiliée à la mouvance constructiviste et au Stijl, j'ai délaissé assez vite l'unique rouge autorisé par le credo néo-plastique, le cadmium foncé. Je n'ai jamais compris au nom de quelle loi, physique ou psychologique, il fallait écarter les autres rouges, si merveilleux.

Ainsi ont surgi, dans mon travail, toutes sortes de rouges, y compris les dégradés allant du rose presque blanc au brun presque noir. Poussant la provocation plus loin, durant quelques années, je n'ai employé que des roses pâles, tirant vers le parme ou l'orange.

Suivant avec sympathie mes cheminements et errances, mes galeristes de Ladenburg m'ont encouragée à faire une installation sur un de leurs grands et beaux murs : « Pink und Rouge ». Sur 20 lignes et 20 colonnes, 400 carrés roses, tous différents, ont surgi. Par-ci, par-là des rouges, mais là seulement pour mettre en valeur les roses. J'ai gardé un merveilleux souvenir de mon dérapage « pink », de mon voyage au bout du rose.

Mon légume préféré n'est plus l'aubergine, mais le poivron rouge. Hiver comme été, j'en achète un par semaine. Avant de le cuisiner, je le photographie. C'est avec un stylo rouge que je marque la date de la prise de vue sur le dos du tirage.

Au fil des années, je me suis constitué une importante collection de morceaux de papiers de différents rouges. De temps en temps, pour m'organiser une petite fête, je les étale, tel un pique-nique, par terre, simplement pour les voir. Au milieu d'eux, mes yeux glissent d'une teinte à l'autre, vers le haut, le bas, à gauche, à droite, je les vois même derrière moi. Installée au milieu de cette prairie rouge, je suis comme immergée dans le chaud rayonnement d'un soleil.

Et souvent, le soir, en me couchant, je psalmodie pour m'endormir, une berceuse bien à moi :

bordeaux

brique

cadmium

cinabre

corail

cramoisi

cuiivre

écarlate

fuchsia

grenat

magenta

minium

pourpre

rubis

rouille

roux

sanguine

vermillon

vermeil ;

rouge cardinal

rouge diable

rouge écrevisse

rouge pavot

rouge pompéien

rouge pompon

rouge porphyrien

rouge turc

rouge vampire ;

rouge d'Andrinople

rouge de feu

rouge de flamme

rouge de sang

rouge de tuile ;

cœur – de – cendre

cœur – de – pigeon

cuir – de – Russie

lie – de – vin

œil – de – perdrix

pierre – de – sang

poil – de – brique

poil – de – carottes

sang – de – bœuf...

Une de ces nuits, la lune sera rousse. Impatiente, je la guette tous les soirs, le dos tourné à la mer. Je l'imagine déjà comme épinglée sur fond de velours noir.

Calvados, été 2000

© Véra Molnar /// veramolnar.com